

ARMELLE DUMOULIN

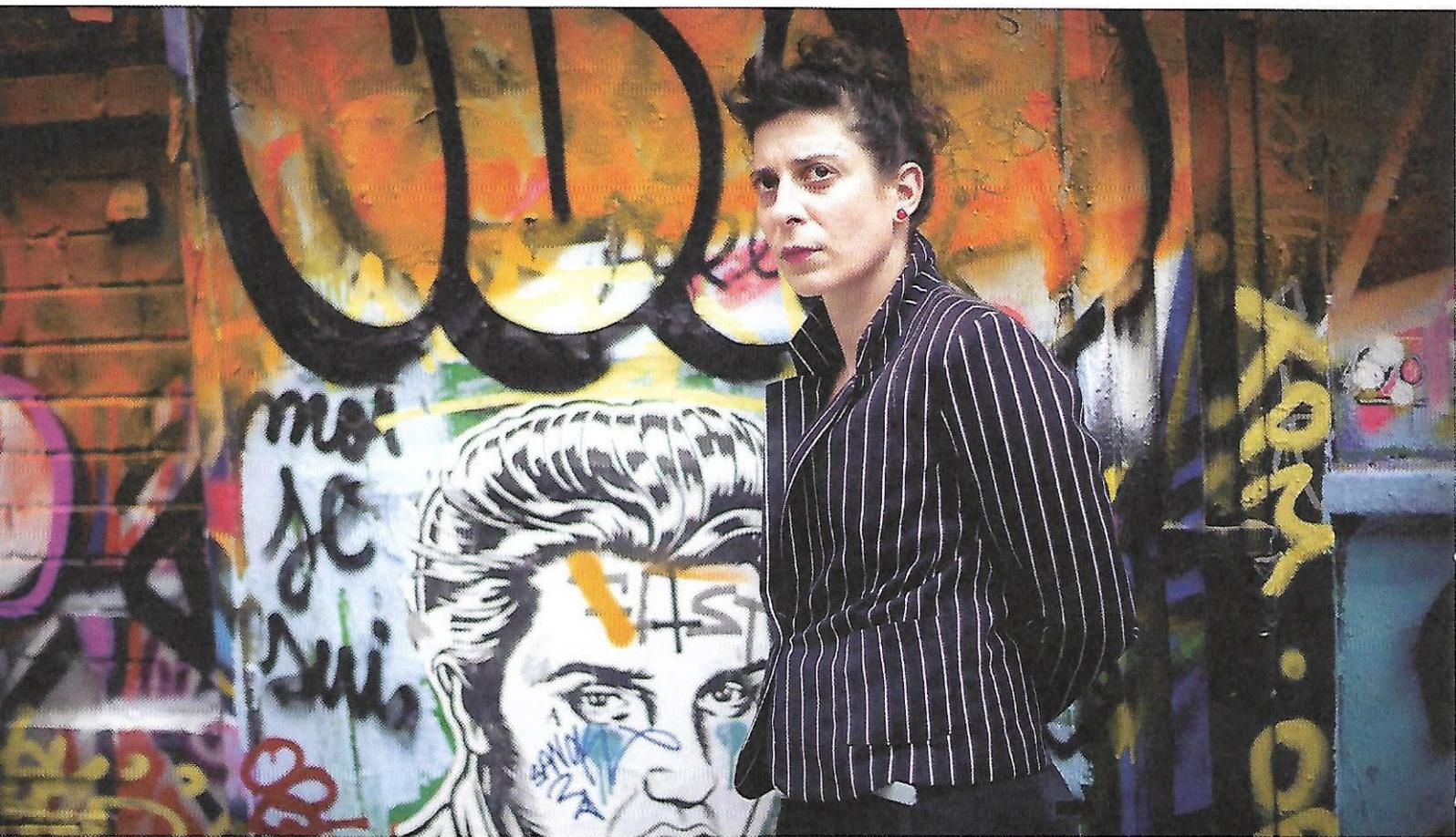
LE BON, LE BRUT ET LETROUBLANT

par Marie-Hélène Blanchet

Armelle Dumoulin est une artiste aux nombreuses facettes. Du théâtre à la chanson, des spectacles pour enfants à l'art brut, elle développe et participe

à nombre de projets dans lesquels elle s'investit totalement, dans différents domaines artistiques. Pas de préférence, cette diversité fait partie de

son équilibre. Rencontre avec une artiste qui se nourrit de ses multiples activités et qui a développé une véritable force de proposition dans ses projets.



© David Desreumaux

Hexagone : Quand et comment as-tu commencé la musique ?

Armelle Dumoulin : J'ai commencé très tôt, vers 5 ans. J'ai fait musique-étude à Clermont-Ferrand. Mes parents ont toujours fait de la musique, en amateur, mais de façon assez poussée quand même dans le chœur régional. Petite, j'allais voir des concerts, des requiems et écouter mes parents chanter dans des églises. Et tous mes frères et sœur ont aussi fait ça. On chantait à quatre voix pour Noël. C'était exclusivement de la musique classique. J'ai fait du hautbois pendant quinze ans, le conservatoire, etc. Jusqu'au moment où j'ai arrêté parce que je préférais traîner dans les bars et voir mes potes. Après j'ai fait une maîtrise de lettres. Je devais passer l'agrég' à Paris, et en fait, j'ai commencé à travailler au Limonaire comme serveuse. J'écrivais déjà, mais du coup après je ne faisais que chanter mes propres textes. C'est comme ça que l'histoire a commencé.

Hexagone : À quel moment est arrivé le théâtre dans tout ça ?

Armelle : J'ai vu une pièce à Avignon qui m'a énormément plu, en 98 ou 99. C'était une espèce de choc esthétique. Je n'avais rien vu de pareil. Peut-être parce que je ne m'en occupais pas trop. Pour moi au théâtre, les filles c'était des frimeuses, assez grandes gueules. J'étais assez timide, donc ça m'intriguait un peu, mais ça me plaisait moyen. Je voulais être écrivain quand j'étais petite, et quand j'ai vu cette pièce, j'ai halluciné qu'on puisse écrire comme ça. Que quelqu'un écrive comme ça, je trouvais ça fou. J'ai eu de la chance, cette pièce, *L'opérette imaginaire*, de Valère Novarina, à la fois très populaire et très intello, a beaucoup tourné et a eu beaucoup de succès. Dans chaque ville où ils passaient, ils prenaient une chorale locale. J'ai vu qu'ils passaient à Clermont-Ferrand, et comme je savais qu'ils allaient prendre une chorale, je me suis

infiltrée dedans parce que je connaissais un peu tout le monde grâce à la musique classique. Je leur ai dit que j'avais déjà vu la pièce à Avignon, que je pouvais les aider. J'ai intégré la chorale, et c'est à ce moment-là que j'ai rencontré Christian Paccoud. Ensuite, j'ai voulu travailler avec la dame qui avait mis en scène cette pièce. Comme Christian

« Les grandes chansons c'est ça, elles disent simplement des choses qu'on mettrait beaucoup de temps à expliquer précisément. »

travaillait avec, il la connaissait, du coup je suis partie à Paris, et j'ai fait une maîtrise de théâtre. Je me suis rabiboché avec le théâtre, et j'ai découvert que ce n'était pas que des frimeuses qui parlaient fort. Ça m'a beaucoup intéressée, et j'ai écrit deux-trois pièces de théâtre que j'ai montées. C'est à ce moment-là aussi que j'ai commencé à travailler au Limonaire, et à dire mes textes en public. Tout a un peu changé quand je suis arrivée à Paris. À la place de passer l'agrég' j'ai fait plein d'autres choses. Du coup, j'ai un peu tout fait en même temps, dont les premières scènes avec mes textes. Au début, ce n'étaient que des textes en prose, sans musique. Au Limonaire, j'ai rencontré beaucoup de chanteurs et de musiciens pendant cinq ans. Je faisais mes textes pendant dix minutes, et ça me paraissait durer une éternité ! Petit à petit j'ai rencontré du monde, je me suis mise à chanter avec Alexandre Leïtao à l'accordéon. On a fait un tour de chant tous les

deux. En même temps, je continuais ma maîtrise de théâtre. Je n'ai pas choisi d'être artiste, je n'ai pas l'impression d'avoir choisi, ça s'est fait naturellement.

Hexagone : Qu'est-ce qui t'a donné envie d'écrire ?

Armelle : C'est un truc très sensible. Ça peut paraître assez cérébral mais j'ai eu d'énormes émotions quand j'ai découvert les poètes. Déjà à l'école, les textes, j'adorais ça. Petite, je lisais beaucoup, je devrais tout ce que je trouvais. Comme plein d'enfants et d'ados, j'avais une soif d'absolu. J'étais un peu punk. À ce moment-là, j'ai découvert Rimbaud, Artaud, Baudelaire... Ça m'a complètement émue. C'était quelque chose de très charnel.

Hexagone : Donc l'écriture t'est venue de la poésie, et pas de la chanson ?

Armelle : Complètement ! La chanson, je ne connaissais que très peu, juste Hige-



© David Desreumaux

lin et Gainsbourg en chanson française. C'est au Limonaire que j'ai découvert un peu plus. Ferrat, Moustaki... Que je ne connaissais pas du tout.

Hexagone : Qu'est-ce que c'est l'écriture pour toi ?

Armelle : J'aime beaucoup cette phrase de Novarina : « Ce dont on ne peut parler, c'est cela qu'il faut dire ». Pour moi c'est un peu ça l'écriture. Celui qui écrit doit essayer de donner des choses pour que les gens puissent s'y reconnaître. Son travail, c'est aussi parfois de faire s'entrechoquer des mots qu'ils n'auraient pas dits en allant acheter leur baguette par exemple. Mais que, quand ils les entendent, ça leur fasse quelque chose. Après ils peuvent aimer, ne pas aimer, être surpris, perplexes, mais être touchés. C'est formuler des choses que les gens n'ont pas le temps de faire eux-mêmes. Pour moi, c'est aider les gens à faire un petit arrêt sur image, à saisir le monde d'une certaine façon. Le travail, c'est de rendre la complexité du monde, dans une chanson simple. Les grandes chansons c'est ça, elles disent simplement des choses qu'on mettrait beaucoup de temps à expliquer précisément.

Hexagone : Tu as toujours écrit, mais maintenant, tu composes aussi ?

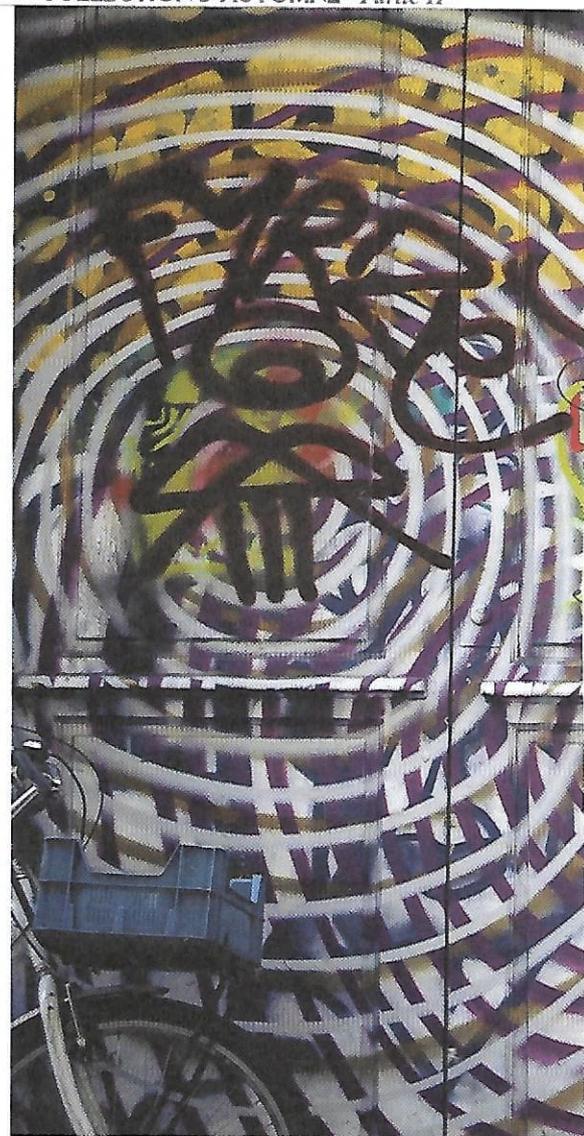
Armelle : Au début je ne composais pas, donc Christian Paccoud et Antoine Sahler m'écrivaient des musiques. Et petit à petit, j'en ai eu assez d'être la chanteuse qui pose sa voix sur des trucs. Ils avaient l'air d'être trop heureux à jouer ensemble, et je me sentais un peu exclue. Du coup, comme le hautbois, ce n'était pas un super instrument pour chanter, je me suis mise à la guitare. En me mettant à la guitare, j'ai redécouvert la musique par un autre biais. Après quinze ans de solfège, je pouvais jouer un concerto virtuose à partir d'une partition, mais j'étais incapable de jouer une valse avec un pote.

*« Sur scène,
j'aime faire marrer
les gens à fond,
et enchaîner
sur une chanson
hyper épurée.
On passe par
des milliards
de sentiments
paradoxaux
qui
s'entrechoquent. »*

Je n'étais pas du tout libre dans la musique. Avec la guitare, j'ai retrouvé quelque chose de complètement intuitif, et j'ai commencé à composer moi-même. Sur le deuxième album, c'était moitié-moitié, et sur le dernier, c'est moi qui ai tout composé.

Hexagone : Quel regard as-tu aujourd'hui sur ton premier album, Est-ce nous ? ?

Armelle : Je ne l'avais pas écouté depuis huit ans, et je l'ai réécouté il y a peu de temps avec Paul Jothy, avec qui j'étais en résidence à L'île-d'Yeu. Ça m'a assez étonnée. Je l'ai trouvé plus audacieux que ce que



© David Desreumaux

je pensais. J'avais une image un peu plus plan-plan de ce que je faisais à l'époque. C'est assez cohérent avec ce que je faisais sur scène à ce moment-là. J'assume assez bien ce que j'ai fait. Je trouve qu'il y avait déjà une vraie proposition. Je pensais que c'était plus fragile que ça, et je trouve ça plus intéressant que je ne pensais.

Hexagone : Et sur le deuxième album Les Armelles Dumoulin ?

Armelle : Sur ce disque-là, il m'est arrivé une tuile. J'ai travaillé en duo avec un punk, et par jalousie, sa copine lui a demandé d'arrêter la musique. Le lendemain de la



sortie de l'album, je l'appelle pour organiser une grosse fête, et là, il m'annonce qu'il arrête la musique. Donc c'est bizarre, je pense que ça a un peu coupé les ailes à cet album, qu'il aurait pu avoir une vie plus ample. Il a eu une vie un peu décalée dans le temps, il y a eu le coup de cœur du Centre de la Chanson, le Prix Moustaki. Et des gens l'ont encore découvert juste avant la sortie du dernier. J'avais plein de concerts, mais pas de spectacle. Du coup, je me suis mise à la guitare électrique à ce moment-là, et plutôt que d'appeler tous les potes qui auraient pu me faire les grilles et m'accompagner vaguement, j'ai décidé de le faire

toute seule. J'ai bossé comme une dingue. C'était assez bizarre, j'avais un disque assez produit, et un spectacle super fragile. Je n'ai pas de regret, mais c'est vrai que cet album a eu une vie un peu spéciale.

Hexagone : Comment est arrivée la collaboration avec Antoine Sahler, qui a créé son label, Le Furieux, récemment ?

Armelle : Antoine Sahler, c'est un peu le lien des trois albums. Il a remplacé une fois un de mes musiciens qui était absent pour une date de la tournée du premier album, et ensuite on a commencé à tourner tous

les trois. Ça fait longtemps qu'on tourne ensemble maintenant. À un moment, après le deuxième album, la chanson m'embêtait, j'en avais un peu marre de tout ce milieu que je connais quand même depuis quelque temps. Avec le problème de sortie du deuxième album, j'avais envie de faire complètement autre chose. J'avais toujours envie d'écrire, mais j'avais besoin d'air en fait. Et là, Antoine me dit : « Allez, on fait ton nouvel album ». Juste au moment où j'avais plutôt envie de mettre des distances, il m'annonce qu'il monte son label, parce qu'il a envie de faire le truc. Lui qui s'était arrêté de chanter, a repris et s'est lancé >>>

dans le projet d'un album piano solo, *Je n'ai encore rien dit*, qui est le premier album de son label Le Furieux. Ensuite, il m'a un peu bousculée pour mon album. Je n'étais pas sûre d'être prête, et ça m'a un peu relancée. J'avais tout le temps fait en autoproduit avant, et là, d'être épaulée, c'est agréable. Dans le label, il y a François Puyalto qui va enregistrer son prochain album cet hiver, et Achille. Ce qui est super, c'est qu'il y a une espèce de fraternité artistique. Avec François, on a organisé des dates en co-plateau. On a pas mal tourné ensemble. Il y a un élan avec le label qui donne envie de faire ensemble. C'est super, on partage plein de choses. Il va aussi y avoir des soirées « Furieux » en novembre. On va pouvoir présenter nos projets, faire des duos. C'est un label avec une vraie identité.

Hexagone : En parlant d'identité, quelle est l'identité de ton nouvel album *T'avoir connu* ?

Armelle : Il ne rentre pas vraiment dans une case... Cet album, on l'a fait à trois. Il y a Antoine, Paul Jothy, et moi. Je voulais un truc assez brut, un album assez frontal, de face. On a pris le temps de faire beaucoup de répétitions, on voulait vraiment trouver un son à nous. Il n'y a que trois instruments, guitare électrique, clavier, batterie, et un tout petit peu de basse par moments.

Hexagone : Tout au long de l'album, on découvre des intentions et des atmosphères très différentes dans les chansons.

Armelle : Tant mieux, c'était le but ! C'est ça que je cherche. Des trucs variés, avec des facettes différentes. Sur scène, j'aime faire marrer les gens à fond, et enchaîner sur une chanson hyper épurée. On passe par des milliards de sentiments paradoxaux qui s'entrechoquent. On est traversé par plein de trucs différents en même temps,

on est tout le temps multiple. Pour moi, le travail de l'artiste ou de l'auteur, c'est de saisir ça d'une façon ou d'une autre. Il faut toucher les gens. La musique, parfois elle colle, parfois elle est décalée, j'aime bien ce paradoxe-là. Pour moi, cet album est assez grave, mais il y a une espèce de lumière et d'énergie dans la façon dont on l'a fait. Il y a plus de reliefs et le fil est plus tendu que sur le disque précédent, et j'ai l'impression que ça touche les gens.

Hexagone : Comment est-ce que tu résumerais ce que tu as voulu dire dans cet album ?

Armelle : Quand je fais l'ordre des chansons pour les concerts, je me rends compte qu'il y a beaucoup de chansons sur le « guérissement ». Comme *Ta petite amie craque*, *Oulala*, *T'avoir connu*, *Honneur*, il y a beaucoup de chansons qui parlent de « Restons debout, allons-y ». C'est marrant parce qu'on ne peut pas dire que j'ai eu de drame dans ma vie, spécialement à ce moment-là. Mais je réalise maintenant qu'il parle beaucoup de ça. « Soignons-nous, prenons soin de nous, et avançons quand même ». L'album aurait pu s'appeler comme ça : « Quand même ». On ne peut pas dire que j'aie fait exprès, mais en prenant du recul, c'est ce qui en ressort le plus.

Hexagone : Tu as choisi de faire deux duos sur cet album. Un avec Bertrand Belin, l'autre avec Yolande Moreau. D'où est venue l'envie de partager un titre avec ces deux artistes ?

Armelle : Bertrand, ça fait longtemps qu'on voulait faire quelque chose ensemble. Il avait joué sur l'album précédent, il avait fait des guitares. On est proche dans nos préoccupations esthétiques. On parle beaucoup, on se pose des questions ensemble : Qu'est-ce que l'artiste aujourd'hui ? Qu'est-ce qu'on fait ? Comment on le fait ? À qui on parle ? C'est un peu mon ange gar-

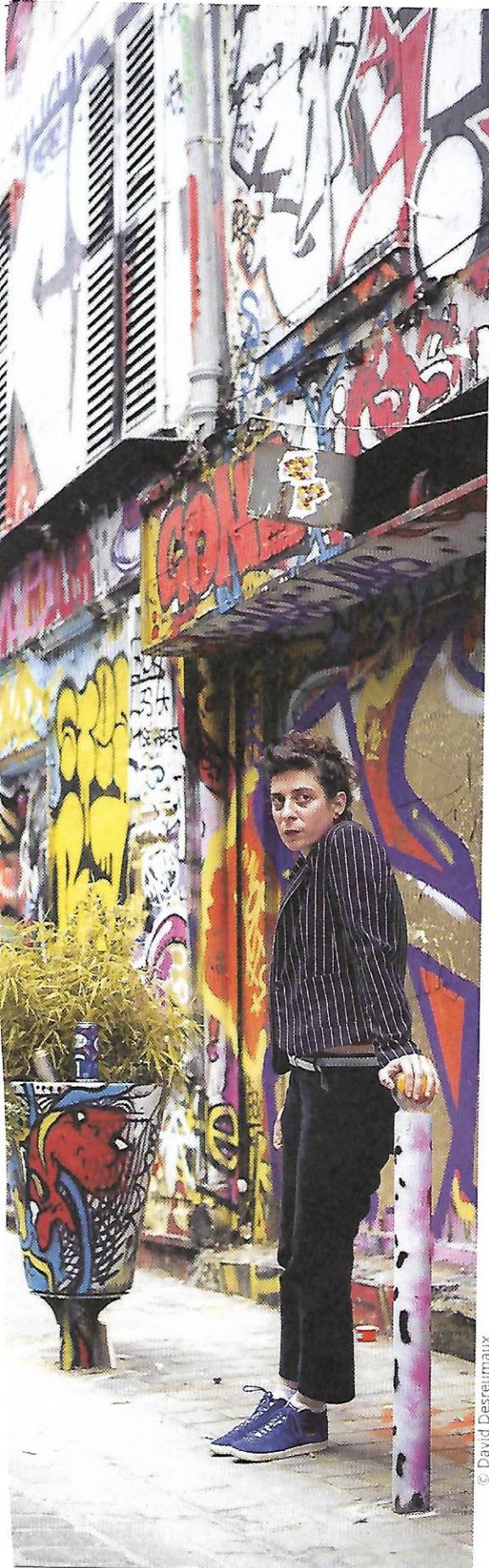
« On a fait un peu d'art brut en chanson. Des écrits complètement dingues que Christian Paccoud - qui est un très grand mélodiste - a mis en musique pour en faire quelque chose de populaire. »

dien. Quand je lui ai proposé de faire un duo, il connaissait déjà les chansons. J'avais déjà une idée du titre sur lequel le faire, lui avait une idée de celui qu'il aimerait bien. C'était le même, donc c'était cool. Yolande Moreau, j'aime beaucoup la comédienne, l'artiste. L'idée de lui proposer un duo m'est venue en voiture, en me disant que j'aimerais faire quelque chose avec elle. J'ai tout de suite pensé à *T'avoir connu*. Alors je lui ai envoyé un mp3, elle a tout de suite donné son accord. Elle est venue au studio exactement comme elle est. C'est une personne hyper simple, généreuse, curieuse et touchante.

Hexagone : Si tu devais retenir un seul titre de cet album, ça serait lequel et pourquoi ?

Armelle : Ça serait *Honneur*. Déjà parce que j'aime beaucoup la version de l'album, et en plus parce que ce qu'elle





© David Desreumaux

raconte est très important pour moi. Cette chanson, c'est un peu « Honneur à ceux qui luttent ». Tu peux le mettre dans tous les sens, pour tout le monde, toutes les sortes de luttes. Et puis aussi parce que, quand je l'ai écrite, je suis allée chercher quelque chose quelque part en moi-même. Ça a été dur, plus dur que pour les autres chansons. La chanson parle de la foi. « Comme Dieu le fut pour Saint Jean de la Croix... » J'ai eu une éducation chrétienne, et c'est un très beau mythe, malgré tout ce qu'il a pu engendrer comme terreur. Il y a une très belle imagerie, une imagerie très forte, même un peu dure. C'est un peu : « Souffrez et taisez-vous ». Avec cette chanson, j'ai eu l'impression d'arriver à mettre un rapport entre la pensée et la foi. Moi, ça sera la pensée, et Saint Jean de la Croix, c'était la foi. Ça faisait longtemps que je voulais parler de ça. On n'est pas croyant, mais à quoi on croit ?

Hexagone : Tu fais aussi partie du spectacle *Les magnifiques*. Quelle est l'histoire de ce spectacle ?

Armelle : Oui, c'est avec Christian Paccoud et les Sœurs Sisters (Céline Vacher, Sophie Plattner, Alice Carel). On a commencé par faire l'album avec des textes écrits en partie en hôpital psychiatrique, où on a fait un atelier pendant deux ans. Différemment d'en peinture par exemple, l'art brut n'existe pas trop en chanson. La chanson française est très en retard là-dessus par rapport aux autres arts. Tu as l'impression que c'est toujours le portrait de face ou de profil, mais qu'ils ne vont pas encore imaginer, comme Picasso a pu le faire, quelque chose qui bouscule les codes. En fait, on a fait un peu d'art brut en chanson. Des écrits complètement dingues que Christian - qui est un très grand mélodiste - a mis en musique pour en faire quelque chose de populaire. Du coup, on a fait un disque avec ces chansons, et des textes écrits par

des ados en foyer et en prison. On s'est rendu compte que tous ces gens ont des choses incroyables à dire, et qu'en plus, ils utilisent, sans en avoir conscience, des fusées poétiques impressionnantes. Au final, ils parlent un peu de la même chose : la solitude, l'injustice, de nous, de la société. Du coup, on a fait un spectacle dans lequel on a mélangé tout ça. À notre grand étonnement ça a beaucoup touché les gens. Ça fait presque trois ans et demi que ça tourne, et la salle est à chaque fois debout. Il y a une émotion incroyable. Ça parle à tout le monde : les jeunes, les personnes âgées, les gens qui ont de l'argent, les gens qui sont paumés... C'est une super belle aventure et ça me fait un bien fou. Si je ne faisais que mes chansons, je crois que je péterais un câble. Être interprète d'autres auteurs, ça nourrit énormément. Ça me donne un bol d'air, ça me ressource.

Hexagone : Quels sont tes projets pour les mois à venir ?

Armelle : On va beaucoup tourner. Le but, c'est de faire le plus de dates possible en duo avec Paul à la batterie. On continue de tourner avec *Les Magnifiques*. Il y a aussi un clip qui va sortir. Un EP deux titres devrait sortir à la rentrée. En novembre, il y aura la soirée « Furieux ». Je fais aussi des spectacles pour enfants avec Christian Paccoud. Je vais aussi créer une musique pour une pièce qui s'appelle *À nos enfants*, pour début 2017. 🎧

🎧 À écouter



📄 T'avoir connu
(le funeux/musicast)
Album - 12 titres - 2016

🌐 Sur la toile

www.armelledumoulin.com